

Introduction historique, littéraire et géographique à la littérature acadienne (1605-1957)

L'Acadie/L'Arcadie des explorateurs

Les premières représentations littéraires de l'espace acadien répondent avant tout au désir de modeler ce nouveau territoire sur le mythe européen d'une utopie arcadienne au-delà des mers. Dès les premiers voyages, l'éloignement de l'Acadie facilite d'ailleurs grandement la fabrication discursive, iconographique et cartographique des explorateurs et des auteurs.

En 1605-1606, l'avocat et écrivain Marc Lescarbot, qui accompagne dans un de leurs voyages les fondateurs de l'Acadie, consacre à la colonie naissante des poèmes et une pièce de théâtre dans lesquels il évoque la noblesse et la grandeur de l'entreprise colonisatrice. Il rédige aussi un récit de voyage où il esquisse une vision quasi-biblique de l'Acadie dont s'inspireront par la suite historiens et écrivains. Cette Acadie est un paradis terrestre, une terre promise destinée à un nouveau peuple d'élection :

[L'Acadie] est semblable à la terre que Dieu promettoit à son peuple par la bouche de Moïse, disant : « Le Seigneur ton Dieu te va faire entrer en un bon pays, pays de torrens d'eau, de fontaines et abymes, qui sourdent des campagnes, et ce pays où tu ne mangerais point le pain en disette, auquel rien ne te défaudra, pays duquel les pierres sont fer et des montagnes desquelles tu tailleras l'arain¹ ».

Lescarbot décrit Port Royal et retrace le voyage d'exploration du Sieur de Poutrincourt le long du littoral américain depuis Port Royal jusqu'au Cap Fortuné, aujourd'hui Cape Cod. Partout, il attire l'attention du lecteur sur la beauté naturelle du pays et sur ses richesses inépuisables en gibier, en poisson, en crustacés, en oiseaux, en ressources naturelles de toutes sortes : « ... les Alouettes de mer y sont en si grandes troupes que d'un coup d'arquebuse le sieur de Poutrincourt en tua vint-huit. Pour le regard des poissons il y a des marsoins et souffleurs en telle abondance, que la mer en semble toute couverte². »

Quelques décennies plus tard, l'explorateur et commerçant Nicolas Denys s'attache, encore plus que Lescarbot, à décrire les baies, les anses, les rivières et les forêts de l'Acadie. Voulant lui aussi attirer des colons, il décrit l'Acadie comme un pays de beauté et d'abondance, un véritable « pays de Cocagne », ayant lui-même nommé la rivière du Nouveau-Brunswick qui porte encore ce nom :

J'ai nommé cette rivière la rivière de Cocagne, parce que j'y trouvai tant de quoi y faire bonne chère pendant huit jours [...] et tout mon monde était tellement rassasié de gibier et de poisson qu'ils n'en voulaient plus ; soit d'outardes, canards, sarcelles, pluviers, bécassines, tourtres, lapins, perdrix, perdreaux, saumons, truites, maquereaux, éperlans, huîtres et d'autres sortes de bons poissons. Tout ce que je vous en puis dire c'est que nos chiens se couchaient contre la viande et le poisson tant ils en étaient rassasiés³.

En 1708, le Sieur de Dièreville publie le premier texte qui met en évidence l'effet du nouvel environnement sur les Acadiens ; dans son récit de voyage⁴, où il mêle vers et prose, il décrit la mentalité ainsi que les us et coutumes d'un peuple qui a dû composer avec les réalités souvent difficiles du Nouveau-Monde et qui a déjà développé des traits qui le distinguent des Français : heureux, insoucians, vivant au jour le jour, les Acadiens de Dièreville ne manquent de rien, sont vertueux, industriels, entêtés, et fidèles à leurs origines françaises. Ces « bons Acadiens » constituent en quelque sorte une variante euro-acadienne des bons sauvages de Montaigne.

L'Acadie éclatée du Grand Dérangement

L'Acadie/Arcadie mythifiée des explorateurs pâlera peu à peu, pour ne former que la toile de fond d'une deuxième Acadie, éclatée et dispersée, qui naîtra du Grand Dérangement de 1755 et des pérégrinations des exilés à travers l'Amérique, l'Europe et les Antilles, à la recherche de terres d'accueil. Cette Acadie meurtrie sera un des leitmotivs principaux de la jeune littérature acadienne après 1850. Paradoxalement, cette représentation est d'abord élaborée à l'extérieur de l'Acadie, au fil de l'errance des exilés⁵ et de leurs contacts avec l'étranger et des débats suscités à travers le monde par le drame de 1755.

On trouve les premières bribes de cette représentation dans les requêtes que les Acadiens exilés en Nouvelle-Angleterre soumettaient aux autorités pour alléger leur sort, obtenir l'autorisation de se déplacer ou encore éviter le démembrement de leurs familles. Produites *in media res*, ces requêtes commencent toujours par un auto-portrait, souvent collectif, de ces exilés, « privés de leurs anciennes possessions, devenus errants et sans autres secours que ceux du Tout Puissant...⁶ ». La plupart esquissent des thèmes et des images typiques des récits d'exil : les déplacements forcés, le démembrement des familles, le contraste entre l'espace édénique d'avant et l'espace infernal d'après :

nous avons été embarqués sur des navires avec presque toutes nos familles et déposés dans les colonies anglaises. La précipitation et la confusion au milieu desquelles nous avons été embarqués, ont contribué à aggraver notre malheur ; car par là, un grand nombre d'entre nous qui avaient vécu dans l'abondance, se virent dépouillés du nécessaire, et plusieurs familles furent séparées, les parents de leurs enfants et les enfants de leurs parents⁷.

Après le traité de Paris de 1763, qui autorise le départ des exilés, les requêtes mettent l'accent sur les pérégrinations des Acadiens et leur quête de terres d'accueil :

Nous autre tout les Acadien ayent un grand desire de passer au Colonies frances nous prenont la liberte de presenter une [Requête] a votre Excellence Monseigneur le gouverneur commandant au Massacusette [...] voilas neuf an que nous vivont an espairance dales joindre notre patris [...] Monsieur, Si vous naves Compastion de nous nous panson que nous perriront de frete et de fain [...] Ainsi Mesieur nous Supplyons vos Bonte da voir compastion de pauvre jen Comme nous le temp que nous Seront détenus Isis⁸.

Ces textes produits par les exilés trouvent des échos dans de nombreux rapports, comptes rendus de délibérations, correspondances diplomatiques etc. C'est le début d'une Acadie dispersée aux quatre vents, à l'image des peuples errants à travers l'histoire.

Un débat historiographique et idéologique international

Dès 1757, s'enclenche un débat historiographique mais surtout moral autour du Grand Dérangement : des auteurs anglais, français, canadiens et américains l'imputent, qui aux « horreurs inévitables en temps de guerre⁹ », qui à la cupidité des autorités anglo-américaines, qui aux provocations des Français et des Acadiens. À l'arrière-plan de ce débat, on trouve partout l'image archétypique d'une Acadie édénique et d'un peuple doux, pacifique et honnête, que Guillaume-Thomas Raynal¹⁰ hérite de Lescarbot et de Dièreville et reformule à la lumière des thèses des Philosophes du XVIII^e siècle. Cette Acadie sera évoquée constamment par la suite, notamment par l'historien néo-écossais Thomas Chandler Haliburton¹¹ en 1829 ; celui-ci ajoute aux images de Raynal le récit de l'expulsion de Grand-Pré, avec force détails inédits sur une Acadie mise à feu et à sang. Désormais le débat sera dominé par

le drame humain de la déportation et les images d'une terre jadis fertile et riche dévastée par les troupes anglo-américaines.

Le célèbre poème du poète américain Henry Wadsworth Longfellow, paru en 1847, assurera la diffusion à travers le monde de ces images troublantes. Dès lors, mythe, histoire et intérêts nationaux/idéologiques se confondent inextricablement. Le débat atteint son point culminant, pour ce qui a trait aux auteurs non-acadiens, avec la polémique qui oppose pendant plusieurs années l'Américain Francis Parkman¹² au Canadien français Henri-Raymond Casgrain¹³. Parkman justifie la déportation en insistant sur les machinations des Français qui auraient empêché les Acadiens de devenir de bons sujets britanniques et incité certains d'entre eux à prendre les armes contre les Anglais. Casgrain, en plus de reprendre le récit pathétique de Haliburton/Longfellow, cherche à montrer que la déportation était non seulement injuste, mais contraire à la volonté de la couronne anglaise. Dans l'optique scientifique de Parkman, l'Acadie n'est qu'une autre de ces régions victimes des rapports de force inévitables entre les grandes puissances, alors que Casgrain fusionne historiographie romantique et littérature pour mieux crédibiliser la version de Longfellow et réaffirmer l'aura mythique de Grand-Pré :

Avant de m'éloigner, je voulus suivre le chemin qu'avaient parcouru les exilés jusqu'au lieu de l'embarquement. Là, assis sur le talus de la grande digue au pied de laquelle venait battre l'océan, je restai longtemps à écouter le bruit mélancolique de ces mêmes flots qui avaient mêlé leurs gémissements à ceux des infortunés bannis. J'ouvris *Évangéline* et j'en lu les principaux passages. On conçoit ce que peut avoir de charmes une telle lecture faite sur le théâtre même des événements¹⁴.

Littérisation et récupération du drame acadien

C'est donc après Haliburton que s'amorce, toujours à l'extérieur de l'Acadie, le processus de littérisation du récit acadien, avec les œuvres de deux auteurs américains, *The Neutral French* de Catherine Williams (1841) et *Evangeline, A Tale of Acadie* de Longfellow (1847), puis, au Canada français, le roman *Jacques et Marie. Souvenir d'un peuple disparu* (1864-65) de Napoléon Bourassa, sans parler des innombrables traductions du poème de Longfellow. Ces textes, bien qu'ils soient nourris par la tradition orale des descendants des exilés, sont fortement marqués par des références littéraires, surtout romantiques, et par des visées idéologiques nationalistes qui n'ont rien d'acadien. Ce qui rapproche surtout ces textes, c'est la façon dont le « sentiment national » des auteurs transforme leur représentation de l'Acadie. Les trois auteurs prennent appui sur les textes historiques pour raconter l'expulsion, mais à leurs yeux, il s'agit en réalité des débuts de la disparition de l'Acadie. Pour Longfellow, « Naught but tradition remains of the beautiful village of Grand-Pré¹⁵ »; Bourassa, de son côté, parle de « patrie perdue » et explique à ses lecteurs canadiens-français que « la Providence, qui a laissé les Acadiens disparaître, nous a conservés au milieu de circonstances analogues¹⁶ ». Forts de ce constat, ils greffent sur ce récit des épisodes appartenant à leur propre récit national. Williams décrit l'ascension sociale de son héroïne, une acadienne exilée qui, dès son arrivée à Boston, fascinée par ce nouveau milieu, oublie rapidement son Acadie et se convertit à la jeune révolution américaine¹⁷. Longfellow consacre quelques vers aux souffrances des exilés en Nouvelle-Angleterre, puis les déplace sans tarder vers le sud américain, où ils découvrent en Louisiane un nouveau paradis, une Acadie plus prospère, plus fertile et plus libre que leur Acadie perdue :

Welcome once more to a home, that is better perchance than the old one!
Here no hungry winter congeals our blood like the rivers,
Here no stony ground provokes the wrath of the farmer.

Smoothly the ploughshare runs through the soil, as a keel through the water.
All the year round the orange-groves are in blossom; and grass grows
More in a single night than a whole Canadian summer.
Here, too, numberless herds run wild and unclaimed in the prairies;
Here, too, lands may be had for the asking, and forests of timber
With a few blows of the axe are hewn and framed into houses.
After your houses are built, and your fields are yellow with harvests,
No King George of England shall drive you away from your homesteads,
Burning your dwellings and barns, and stealing your farms and your cattle¹⁸.

Évangéline part peu après à la recherche de Gabriel, une quête qui sert de prétexte à l'évocation des paysages exotiques de la jeune Amérique :

Lentement dans la nuit, une boule d'or,
La lune se leva sur l'Ozark aux flancs chauves.
Elle fit peu à peu glisser des reflets fauves
Sur les plaines en fleurs et les monts de granit,
Sur les haines, de l'ancre et les amours du nid.
La tente se drapa de douces lueurs blanches;
Le ruisseau plus gaîment murmura sous les branches ;
Les gazons plantureux et les boix étendus
Dans une mer d'argent semblaient s'être fondus.
Un souffle parfumé berçait toutes les choses.
L'exilée, à l'aspect des tableaux grandioses,
Sent l'ivresse griser son cœur toujours aimant¹⁹.

Bourassa, de son côté, escamote tout à fait le récit de l'exil afin de ramener rapidement les Acadiens sous « un ciel ami qui leur rappelât celui qu'ils ne devaient plus revoir », afin qu'ils puissent reconstruire leur Acadie perdue en terre québécoise :

On dit que les Troyens exilés donnaient des noms aimés aux lieux inconnus où ils étaient venus chercher une nouvelle patrie. Au temps de la conquête, on vit arriver quelques familles démembrées, ralliées par le même malheur, chassées de leurs foyers comme les enfants d'Ilion. Ces infortunés s'arrêtèrent sur les bords de la Petite Rivière de Montréal, à cet endroit où elle semble prendre plaisir à revenir sur son cours, comme pour mieux arroser les plaines fertiles qu'elle sillonne et rafraîchir ses ondes sous les ombrages des ormes géants qui les abritent. Après avoir entamé la forêt et asséché le sol par des travaux herculéens, ils y fixèrent leurs demeures²⁰.

En somme, ces œuvres manifestent la fascination qu'exercent l'exil et la mort des civilisations sur l'imaginaire romantique mais aussi l'importance du territoire et de l'espace dans les discours des nations émergentes au XIX^e siècle. Paradoxalement, dans ces textes, l'Acadie est à la fois disparue et renouvelée.

L'Acadie renaissante

Il faudra attendre l'arrivée en Acadie du penseur social et historien nationaliste français Edme Rameau de Saint-Père pour que commence à se construire la vision d'une nouvelle Acadie qui renaît de ses cendres. En parcourant les régions acadiennes, Rameau trouve encore vivant ce qu'il appelle un

« témoignage de la vitalité de la race française ». Refusant le topo nostalgique de l'Acadie-édénique-mais-disparue, il propose une lecture nouvelle de 1755 : dans un passage clé d'*Une colonie féodale en Amérique*, il résume en quelques lignes la déportation et l'exil afin de consacrer plusieurs pages au récit oral du retour d'exil transmis par un vieillard de Memramcook :

D'autres [exilés], formant une masse compacte de deux cents familles environ, résolurent de retourner vers leur Acadie perdue et regrettée. [...] Ce fut dans le printemps de 1766 que se forma l'héroïque caravane dont nous suivrons les pas. A pied et presque sans approvisionnements, les pèlerins acadiens affrontèrent les périls et la fatigue d'un retour par terre, en remontant les côtes de la baie de Fundy (l'ancienne baie Française) jusqu'à l'isthme de Shediak, à travers cent quatre-vingt lieues de forêts et de montagnes inhabités : des femmes enceintes faisaient partie de ce misérable convoi, qui accouchèrent en route ; nous avons connu quelques-uns des fils de ces enfants de la douleur, et c'est de leur bouche que nous tenons le récit que leur avaient transmis leurs pères, nés pendant cette douloureuse traversée²¹.

L'Acadie de l'errance est remplacée par celle du retour, le paradis perdu par une nouvelle Acadie qui se construit au sein d'un nouvel espace non moins mythique, celui de l'Amérique française des nationalistes du 19^e siècle.

Émergence de la littérature acadienne

L'Acadie renaissante, celle qui se rétablit péniblement à partir du milieu du 19^e siècle, sera d'abord une Acadie du discours : faute d'avoir accès au pouvoir politique et économique, la nouvelle élite clériconationaliste s'en remet au pouvoir de la parole – journaux et conventions nationales – pour tenter d'imposer un nouveau projet collectif. Les représentations antérieures de l'espace acadien - l'Arcadie de Lescarbot, l'Acadie éclatée des exilés, puis celle du retour – acquièrent une nouvelle signification dans la reconstruction discursive de cette Acadie. Ainsi le discours clérico-nationaliste transforme le retour post-exil en signe divin, ce qui permet de mener à terme le récit mythique fondateur : le peuple élu dont parlait Lescarbot, devenu « peuple martyr », est miraculeusement ressuscité et restauré à son état de bonheur primordial au moment de sa Renaissance grâce à la Providence et à la persévérance des Acadiens.

Se dessine alors la carte géographique d'une Acadie transformée, qui comprendra les régions du Nouveau Brunswick, de la Nouvelle-Écosse péninsulaire, du Cap Breton et de l'Île du Prince Édouard où s'établiront progressivement les Acadiens. Le choix des sites des diverses conventions nationales vient d'ailleurs confirmer cette vision qu'avaient les nationalistes acadiens d'une Acadie renaissante sur le territoire même des provinces maritimes : les conventions auront lieu à Memramcook, Miscouche, Pointe-de-l'Église, Arichat, Caraquet, Saint-Basile, Tignish, Grand-Pré et Moncton.

Le développement de ce discours idéologique, qui alimente les rassemblements collectifs et les journaux de l'époque, est soutenu, au cours de la première moitié du vingtième siècle surtout, par l'émergence d'une littérature acadienne qui sera, sinon abondante, du moins convaincue du rôle qu'elle devait jouer dans l'affirmation d'une identité acadienne distincte. Pour les auteurs, la question du territoire revêt évidemment une grande importance. Si l'Acadie ne figure plus sur les cartes géographiques, il leur faut la recréer autrement. Si l'on ne peut renverser le cours de l'histoire, on peut néanmoins procéder à la reconstruction imaginaire de l'Acadie. Chez certains écrivains, on a l'impression d'assister à une reconquête mnémonique du territoire, à sa réappropriation par le biais du souvenir et de l'écriture. C'est l'Acadie historique, celle du Régime français (1604-1710), du Régime anglais (1710-1755), une Acadie heureuse mais menacée, ainsi que l'Acadie de la déportation et de

l'exil (1755-1763) qui sont d'abord évoquées.

La première œuvre substantielle de ce courant est une tragédie en cinq actes du jeune sénateur Pascal Poirier, jouée à Ottawa en 1875, *Les Acadiens à Philadelphie*²². Poirier y oppose l'Acadie édénique et la terre d'exil de la Nouvelle-Angleterre, où un grand nombre d'Acadiens déportés ont abouti. Sont évoqués à la fois le bonheur d'antan dans une Acadie paisible et les affres de l'expulsion de Grand-Pré que les Britanniques ont transformé en un lieu d'horreur et de souffrances. Jacques, le héros de la pièce, évoque la séparation cruelle des familles et la brutalité des soldats qui ont assassiné sa mère sous ses yeux :

Les femmes, qu'un instant à l'église ils admettent,
Entrent pleurant, criant, et dans nos bras se jettent
Une dernière fois, suprême embrassement.
... Furieux, Hurlant a cette vue, alors les militaires
Commencent l'œuvre horrible. Ils arrachent les pères
Des bras de leurs enfants, les filles de leurs mères,
L'épouse de l'époux, les frères de leurs sœurs.
Qui résiste est tué. Tout n'est que cris, clameurs,
Sanglots, gémissements²³.

Grand-Pré, lieu de paix, de justice et de bonheur, se transforme ainsi en un lieu où triomphent le malheur et l'injustice. Philadelphie, le lieu de l'exil, revêt des caractéristiques très semblables: il s'agit du lieu ultime de leurs souffrances, et les Acadiens qui y sont exilés incarnent le peuple martyr que décrivait Longfellow :

... la souffrance et la faim et les chaînes,
En ont fait un troupeau de squelettes humains
Propres à l'abattoir²⁴

Mais, une fois réduits à l'extrême et sur le point d'être vendus en esclavage, ils se révoltent contre ceux qui les oppriment ; le « troupeau [...] propre à l'abattoir » se métamorphose alors en troupe de lions : « Ils se sont révoltés, ont brisé leurs entraves. / On eut dit des lions²⁵ ».

Le vieillard qui mène l'insurrection renonce à la soumission, qui caractérisait les personnages de la pièce, comme ceux de Longfellow, et épouse la cause de la liberté :

[...] j'ai toujours prêcher (sic) la patience
Et la soumission. Toujours, dans la souffrance,
La persécution, lorsqu'on nous dépouillait
De nos biens, à Grand Pré ; lorsqu'on nous envoyait
En exil [...]
[...] Mais lorsqu'en esclavage
On vient nous vendre, alors, je dis : « plus de serments,
Brisons nos fers. Mourons, puisqu'il le faut, enfants,
Mais mourons libres²⁶ !

À la fin de la pièce, les Acadiens, transformés par Poirier en modèles d'action héroïque, se libèrent de leurs adversaires et retournent en Acadie.

Certains écrivains fournissent une représentation de l'Acadie qui se reconstruit dans diverses régions après la déportation et que l'on appellera plus tard l'Acadie des maritimes. En 1885 et 1886, Pascal Poirier publie, dans le *Moniteur Acadien*, *Causerie memramcookienne*²⁷, un texte qui non seulement marque « les débuts de la littérature acadienne s'écrivant en acadien²⁸ », mais qui inaugure une nouvelle vision de l'Acadie en voie de reconstruction. Poirier y fait converser en franco-acadien deux personnages, Pierrichon et Marichette, un dialogue qui a pour sujet, avant tout, la géographie de Memramcook, cette vallée du Sud-est du Nouveau-Brunswick qu'on a appelé « le berceau de l'Acadie », car c'est à partir de cette vallée surtout que s'effectuera le repeuplement de l'Acadie. Ainsi cette région revêt une grande importance historique et géographique pour les Acadiens, car elle sert de lieu de transition entre l'Acadie ancienne et l'Acadie nouvelle. La conversation fictive fait état des origines de la colonisation et du nom « Memramcook », qui en micmaque signifie « croche » ou « rivière croche²⁹ », de ses marécages fertiles où l'on cultive le foin au moyen de levées ou « aboiteaux » (sont évoqués particulièrement les marais des Pierre-à-Michel), de la pêche qui s'y fait sur le fleuve Petitcodiac (notamment par les habitants du Village-des-Gautreaux). Sont évoqués aussi, souvent en donnant l'origine de leur nom, plusieurs villages dont le Village-des-Beaumont, le Cap, le Village-des-Belliveau, la Pré-d'en-haut, le Village-d'la-station, le Village-du-Bois et le vieux Memramcook proprement dit où se trouve la Butte-à-Pétard, où a été construit la première maison d'éducation supérieure en Acadie, le Collège Saint-Joseph. À la fin du dialogue, Pierrichon accorde à la paroisse de Memramcook parmi toutes les paroisses acadiennes « la place d'honneur, en ce qu'elle aura été le berceau et le point de départ du progrès intellectuel et national des Acadiens³⁰ ». Ainsi Poirier nous présente une Acadie populaire, loin des élans mythifiants du discours clérico-nationaliste. Il s'agit aussi d'un texte novateur sur le plan linguistique puisqu'il s'agit d'un « dialogue fictif encadré de plusieurs paratextes, [qui] contient une réflexion sur le parler régional et sur ses rapports avec la langue standard³¹ ».

Dans les textes de fiction de Firmin Picard, parus surtout dans les journaux, c'est presque toujours l'espace acadien historique qui est mis en scène, même s'il est quelquefois mis en rapport avec le présent, notamment avec les réflexions sur la transformation de plusieurs noms de lieux depuis le 18^e siècle. Il est, un en sens, le devancier de Napoléon Landry et d'Antoine Léger, car il cherche à faire revivre, lui aussi, la toponymie ancienne de l'Acadie. Chez Picard, les changements de noms d'endroits donnent lieu à une bataille symbolique entre les Acadiens et les Anglais, ces derniers ayant rayé de la carte les toponymes donnés par les premiers : « il dévaste l'île Saint-Jean (improprement appelée aujourd'hui l'île du Prince-Édouard)³² », « jolie anse de la Baie Française, dont la haine du Français a fait aujourd'hui la Baie de Fundy³³ », « à Port-Royal (Annapolis) », etc. Cependant, Picard choisit consciemment de respecter la graphie française : « Gardons avec un religieux respect, mes enfants, les noms donnés par nos pères.³⁴ »

Quand Picard prête sa plume à des Micmacs, le nom de l'Acadie est invariablement transcrit « la Câdie », graphie que l'on retrouve dans certaines cartes et textes anciens : « - Tu as écrit sur les malheurs des habitants de la Câdie (c'est ainsi qu'il prononça le nom de l'Acadie)³⁵ ». Quant à la description des lieux, elle se fait souvent à deux niveaux, le premier faisant état de leur beauté. Le site de Louisbourg est décrit comme suit : « Tout à l'extrémité Est, là-bas, au bout du territoire canadien sur les bords duquel vient déferler en furie, ou murmurer dans ses langueurs, le vaste Océan Atlantique, se trouvait en un site admirable, la jolie ville de Louisbourg.³⁶ » Ces mêmes lieux sont aussi décrits après le passage des Anglais, alors qu'ils sont en « ruines », plein de « décombres », voire des endroits où personne ne peut plus s'installer, à l'instar de Louisbourg : « Fait particulièrement remarquable, personne n'a pu, jusqu'à ce jour, créer un établissement quelconque en ces lieux : comme si le sang de nos martyrs interdisait d'y habiter.³⁷ »

André-Thadée Bourque publie en 1911, un recueil de récits intitulés *Chez les anciens acadiens. Causeries du grand-père Antoine*³⁸, réédité en 1994, où il s'attache à décrire les mœurs, les coutumes, le mode traditionnel de vie des Acadiens du dix-neuvième siècle, mais également leurs croyances et légendes. La description que fait Bourque des anciens Acadiens, comme celle d'autres écrivains acadiens de l'époque, évoque l'image, devenue traditionnelle, d'un bonheur champêtre fait de paix, d'entraide et de joie de vivre qui régnait dans la communauté acadienne : « On avait coutume autrefois dans notre pays d'être très charitable les uns envers les autres et par conséquent de beaucoup s'entraider. [...] la charité fraternelle, la confiance et la bonne entente entre voisins existaient à ce point de ne faire pour ainsi dire qu'une seule famille de tout un village³⁹ ». C'est une Acadie des villages et des petites communautés que Bourque cherche avant tout à décrire, une Acadie qui, de lieu en lieu, se ressemble, partage le même héritage culturel, une Acadie où la diversité géographique tend à s'effacer au profit d'une vision d'ensemble de la collectivité où l'unicité prévaut sur la multiplicité. Certains choix narratifs semblent confirmer ce désir d'uniformisation des lieux : dans plusieurs causeries, le narrateur ne fait mention d'aucun lieu, dans d'autres le nom du lieu se présente de façon énigmatique, seule est donnée la première lettre du lieu suivi de points de suspension. On peut toutefois supposer avec assez d'assurance que Bourque évoque, le plus souvent, sa région natale, la vallée de Memramcook. Il faut, de plus, souligner le fait que le recueil n'est pas entièrement dépourvu de repères géographiques précis. Dans certaines causeries, il est fait allusion à des lieux habités par des Acadiens, dont justement certains villages de la vallée : Saint-Joseph, le village des Gautreau, le village des Belliveau et Beaumont, l'endroit précis où a grandi André-Thadée Bourque. La causerie « Henriette » se situe précisément en ce lieu. Le narrateur y rencontre, dans le cimetière adjacent à l'église amérindienne qui s'y trouve encore de nos jours, un vieux chef micmaque qui lui raconte la vie et la mort de sa fille, noyée dans le Petitcodiac avec celui qu'elle aimait. La ville de Moncton est nommée et décrite dans la causerie « À propos de marchands », le narrateur cherchant à mettre en valeur une certaine francisation de la ville visible par les noms acadiens placés dans les vitrines ou sur les devantures des magasins de la rue principale, la rue Main. Deux récits se situent dans la région acadienne de la Baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, « Un effet » et « Le vœu des marins », causerie dans laquelle nous trouvons une assez longue allusion à Shédiac au Nouveau-Brunswick et à la réputation de ses habitants parmi les Acadiens de la Baie Sainte-Marie. Une causerie, « Madeleine Bourg », évoque l'Acadie ancienne au moment de la déportation. L'action se passe à Beaubassin près du fort Beauséjour dans une région appelée « le pré des Bourg ».

Le dramaturge James Branch est le seul auteur de cette période à mettre en scène le nord-est du Nouveau-Brunswick, tantôt le village de Caraquet, tantôt l'Acadie rurale de la région. Dans *Vivent nos écoles catholiques ! Ou la Résistance de Caraquet*⁴⁰, pièce publiée en 1929, il transpose au théâtre les événements entourant une confrontation armée qui eut lieu en 1875 entre un groupe d'Acadiens et les forces de l'ordre anglo-saxonnes à Caraquet. Réagissant contre une loi qui interdisait l'enseignement de la religion catholique dans les écoles, les Acadiens sont mâtés et emprisonnés après qu'un des leurs, Philippe Mailloux, soit tombé sous les balles.

Antoine Léger (1880-1950) succède à Pascal Poirier au Sénat canadien et, comme lui, se fait écrivain afin de servir la cause du nationalisme acadien. Son premier roman, *Elle et Lui. Tragique Idylle du peuple acadien*⁴¹, nous transporte dans l'ancienne Acadie avant et pendant la période de la déportation, en terre d'exil en Nouvelle-Angleterre et enfin au Nouveau-Brunswick à l'occasion du retour et du repeuplement de l'Acadie. Léger accorde aux divers lieux de son roman, un symbolisme très proche de celui de Poirier, mais accentué, souvent jusqu'à l'hyperbole. Port-Royal où habite Jean et sa famille est un endroit paradisiaque, un lieu d'innocence et d'abondance. Or si l'Acadie sous le Régime anglais renvoie ici au paradis terrestre de la Genèse, l'Acadie de la déportation se transforme en une terre de violence et de sang et devient un lieu apocalyptique. La haine et la brutalité des soldats anglais sont

accentuées par rapport à Poirier et à Longfellow, Léger n'hésitant pas à décrire en détail les gestes violents, les assassinats et les noyades dont les Acadiens sont victimes. Certaines images rappellent les images de feu, de ténèbres et de sang qui, chez Longfellow, renvoient à la fin du monde. Or, chez Léger, les images eschatologiques sont encore plus frappantes. À Port-Royal, comme dans la prophétie de Joël, le soleil et la lune s'éteignent. Et il y a dans le ciel, comme dans l'apocalypse, des tonnerres, de la foudre et des flammes et la mer se transforme en sang :

Le soir arriva vite. On aurait dit que le soleil s'était hâté de descendre à l'horizon, pour ne pas être témoin de cette infamie ... la nuit est sans lune ... la mer était tellement agitée qu'elle semblait être en sang ... Le tonnerre grondait avec un bruit effroyable. Le ciel lançait la foudre et les flammes ... La pluie et la grêle tombaient avec une violence extrême⁴². »

L'Acadie : le paradis perdu, lieu de la fin d'un monde ... et de la fin du monde. Léger raconte les souffrances et les pérégrinations des déportés dans les états du Massachusetts et du Maryland, leurs pétitions auprès des autorités, leur asservissement aux colons britanniques en vertu d'un décret gouvernemental. La famille de Jean, démembrée lors de la déportation, se retrouve enfin après dix ans d'exil. Avec d'autres Acadiens, ils entreprennent le voyage de retour en Acadie. La « caravane », décimée par leur longue et pénible marche, est accueillie et secourue par les Amérindiens. Jean, dont l'épouse meurt dès leur arrivée, s'établit à Jemseg, sur la rivière Saint-Jean, à même les ruines d'anciennes demeures françaises, où lui et sa famille croient retrouver leur ancienne prospérité. Mais avec l'arrivée des Loyalistes britanniques après la révolution américaine et la formation de la province du Nouveau-Brunswick en 1784, les terres des Acadiens de Jemseg sont de nouveau confisquées et données à d'autres. Jean, âgé de 85 ans, meurt avant le départ, tandis que ses enfants iront s'établir à Memramcook et au Madawaska, dans le nord-ouest du Nouveau-Brunswick. Quand à Paul, le fils de Jean, il s'établit à Cocagne. D'autres poursuivent leur route jusqu'en Nouvelle Écosse et s'établissent à la Baie Sainte-Marie et au Cap Breton.

En 1946, le second roman de Léger, *Une fleur d'Acadie. Un épisode du grand dérangement*⁴³, marque un tournant vers des paysages qui portent davantage l'empreinte de la résistance active d'Acadiens qui mènent une lutte soutenue contre l'ennemi britannique. L'auteur nous transporte dans les régions de Beaubassin et du Fort Beauséjour et le long du fleuve Petitcodiac. Parmi ces personnages figurent, en premier plan, Hélène et René, un couple amoureux qui rappelle Évangéline et Gabriel ; leur bonheur et le projet de mariage prochain sont brusquement interrompus par l'arrivée de soldats britanniques qui se préparent à les embarquer sur des navires. Hélène, apercevant de loin les soldats, se met à courir et fait sonner la cloche d'église pour avertir ses voisins. Plusieurs Acadiens, ainsi mis en alerte, s'emparent de leurs fusils, tirent sur les soldats anglais, en atteignent un grand nombre et obligent la troupe armée à se retirer. Ainsi Chipoudie et plus tard Petitcodiac, site d'un nouveau combat victorieux contre les Britanniques, deviennent des lieux symboliques de résistance héroïque.

Napoléon Landry (1884-1956), dans son œuvre poétique, poursuit la reconquête symbolique et mnémonique du territoire. Sa poésie, pour laquelle il recevra en 1955 le grand prix de la langue française de l'Académie française, est à la fois géographique et historique. Dans « La terre acadienne », il résume son projet d'écriture :

Notre seul point d'appui sera, daignez le croire,
La Terre Acadienne en face de la mer.
Le vieux sol de chez nous tout façonné d'histoire.
Le sol de nos aïeux toujours pour nous si cher.

La Terre Acadienne, Ô la seule immortelle !
La terre radieuse à l'ombre des grands bois.
Elle seule toujours nous demeure fidèle,
Seule, elle se souvient des grands jours d'autrefois⁴⁴.

Ainsi, le projet de Landry consiste à faire revivre pour ses lecteurs une terre natale façonnée à même une série innombrable d'actions et de gestes héroïques. Ainsi les lieux, comme l'Histoire, mythifiés par Landry, revêtent souvent une dimension sacrée dans cette poésie. Landry fait renaître l'Acadie française (1604-1710), le Port-Royal de l'écrivain Marc Lescarbot et de l'Ordre du bon temps et le fort Latour à l'embouchure de la rivière Saint Jean qui fut vaillamment défendu en 1645 par « Dame Marie de Latour », nouvelle Jeanne d'Arc devenue « Notre immortelle héroïne ». Il décrit aussi des épisodes du Régime anglais, à Grand Pré, dont une bataille qui eut lieu en 1747 entre les troupes françaises, venues de Beaubassin défendre les Acadiens, et les troupes britanniques qui ont dû capituler. Landry fait aussi le récit d'événements qui ont marqué la période de la déportation et de la guerre de sept ans (1755-1763), notamment deux batailles où les Acadiens triomphent de l'ennemi, l'une sur la Baie Française et l'autre à Chipoudy, le combat victorieux du capitaine français Boishébert contre le major anglais Thomas Dixon près de Beauséjour, la chute du fort Beauséjour, le siège et la chute de Louisbourg, la ville fortifiée. Un long poème épique est consacré à Madeleine Bourg, « L'héroïne de Tintamarre », qui, selon la tradition orale, s'est défendue seule, fusil en main, contre des Anglais qui voulaient la dépouiller de ses biens. Le poème « Évasion » raconte l'évasion d'un groupe d'Acadiens faits prisonniers au Fort Lawrence. Landry décrit avec beaucoup de pathos la déportation à Grand-Pré et à Cobequid, dans le Bassin des mines. Un poème, enfin, raconte, comme une vengeance du ciel, la mort du Colonel Lawrence, maître d'œuvre de la déportation, à Halifax en 1760 et signale son lieu de sépulture en l'église Saint-Paul, qui existe encore aujourd'hui au centre de la ville.

Alphonse Deveau (né en 1917), dans un roman intitulé *Le chef des Acadiens*⁴⁵, développe également le thème de la résistance héroïque des Acadiens à la déportation, mais en le poussant pratiquement à son paroxysme. Il décrit la lutte armée contre les Britanniques d'un groupe d'Acadiens qui ont échappé à la déportation. Cette lutte prend la forme d'une véritable guérilla dans les forêts de la Nouvelle-Écosse pendant laquelle le peuple prend sa revanche par le biais d'une violence guerrière tout à fait implacable. Le fait que ces Acadiens soient assistés et secourus dans ces combats par leurs alliés amérindiens intensifie encore la sauvagerie de cette vengeance. L'action, au début du roman, se situe tantôt à Grand-Pré où la population se trouve agitée et troublée par l'arrestation du curé, tantôt à Halifax. Jehan, le personnage principal, observe le va-et-vient des notables à partir de la colline qui deviendra plus tard, la Citadelle de la ville d'Halifax avant de se rendre sur l'île Saint-Georges où il assiste un grand nombre d'Acadiens qui y avaient été fait prisonniers dans leur évasion. Ces fugitifs s'acheminent à travers lacs et forêts jusqu'à Grand Pré qu'ils aperçoivent en flammes. Ils seront rejoints en forêt par des rescapés de cet endroit et plus tard par des rescapés de Port-Royal et du Cap Sable. Après maintes péripéties, sous la direction de Jehan, la troupe s'achemine vers le lac Rossignol, mais finissent par fonder le petit village du Cap Rouge dans la région de la Baie Sainte-Marie (aujourd'hui Rossway). C'est la première représentation de l'espace forestier dans le contexte des œuvres de fiction reliées au grand dérangement, espace déjà présent dans les récits des missionnaires français qui accompagnaient les Acadiens qui fuyaient les envahisseurs plutôt que de se laisser embarquer dans les bateaux vers l'exil.

En 1957, un an avant la parution des premières œuvres d'Antonine Maillet et de Ronald Després qui marquent le début de la période contemporaine⁴⁶, *Les entretiens du village*⁴⁷ d'Emery LeBlanc viennent clore et compléter le corpus d'œuvres de la littérature acadienne traditionnelle, dont il constitue comme une synthèse sur le plan de la géographie littéraire. Ce recueil comprend vingt-et-un récits évoquant

tour à tour l'Acadie originelle, l'Acadie de la dispersion et l'Acadie reconstruite au moment de sa Renaissance, celle qu'on appelle aussi l'Acadie des maritimes. Si ces récits sont le plus souvent tirés de la petite histoire du pays ou de la tradition orale, les destins individuels qui nous sont racontés défilent presque toujours sur l'arrière-plan de grands événements liés à la l'histoire et à la géographie de l'Acadie. Il faut dire toutefois que les faits et lieux évoqués par Emery LeBlanc, sans doute parce qu'ils tirent souvent leur origine de la tradition orale, contrastent avec ceux que présentent des auteurs tels qu'Antoine Léger, Napoléon Landry et même André-T. Bourque, dans la mesure où ils sont, du moins explicitement, souvent dépourvus de connotations idéologiques et symboliques. Quoiqu'il laisse souvent libre cours à l'imagination et à la fiction, l'auteur semble vouloir s'en tenir surtout aux faits : à preuve, notamment, cet « Index des noms réels » placé en annexe et qui remplit quatre pages. Outre que par l'influence de la culture populaire qui adopte le plus souvent sur l'histoire un point de vue différent, plus pragmatique, que la culture officielle, ce phénomène s'explique peut-être aussi par le fait que l'auteur ait été influencé par le style journalistique, qui se veut à la fois précis et objectif, ayant lui-même été journaliste et rédacteur en chef du plus important journal acadien de son époque, « L'Évangéline ».

Conclusion

La littérature acadienne (1605-1957) est toute préoccupée de clarifier, de préciser, de faire revivre pour la postérité les grands événements de l'Histoire de l'Acadie aussi bien, comme nous l'avons vu, de transmettre la culture populaire et la petite histoire du pays.

Plus que d'autres littératures, peut-être, la littérature acadienne se préoccupe de géographie, sans doute en raison de la sempiternelle fragilité du territoire acadien et de la fluctuation de ses frontières, de la perte de ce territoire et la déportation et l'éparpillement de ses habitants. À la géographie primordiale, évocatrice de l'Arcadie, toute chargée de symbolisme mythique, s'ajoute une géographie de l'errance qui comprend deux continents et enfin une géographie du retour et du rétablissement, la création d'une Acadie nouvelle et d'une nouvelle carte de l'Acadie que l'on superpose en quelque sorte aux autres. La littérature acadienne fait place à l'évocation de tous ces territoires, de toutes ces Acadies : l'Acadie des origines, l'Acadie de la déportation, de l'errance et du retour et l'Acadie reconstruite, celle dite des provinces maritimes enfin, dans le but de se réinventer une géographie et un lieu d'appartenance, de se réapproprier enfin l'espace perdu et affirmer l'existence d'un territoire proprement acadien.

¹ Marc Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle-France. Contenant les navigations, découvertes, & habitations faites par les François ès Indes Occidentales & Nouvelle France sous l'aveu et autorité de noz Rois Tres-Chrétiens, & Les diverses fortunes d'iceux en l'exécution de ces choses, depuis cent ans jusques à hui. En quoi est comprise l'Histoire Morale, Naturelle, et Géographique de ladite province : Avec les Tables & Figures d'icelle*, nouvelle édition, Paris, Tross, 1612 (1609), p. 523.

² *Ibid.*, p. 560.

³ Nicolas Denys, *Description géographique et historique des costes de l'Amérique septentrionale, avec l'Histoire naturelle du País*, [reproduction de l'original et trad. par William F. Ganong] Toronto, Champlain Society, 1908 (Paris, 1672), p. 496.

⁴ Dièreville, *Relation du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle-France, dans laquelle on voit un détail des divers mouvements de la mer dans une traversée de long cours ; la description du país, les occupations des François qui y sont établis, les manières des différentes nations sauvages, leurs superstitions & leurs chasses; avec une dissertation exacte sur le castor*, [reproduction de l'original, par Mme Clarence Webster], Toronto, The Champlain Society, 1933 (Rouen, 1708).

⁵ On trouve dans ces propos la source de la vision « diasporique » d'une Acadie formée de microgroupes dispersés mais néanmoins reliés par le sang et l'histoire. « L'Acadie est là où se trouvent des Acadiens » se plaisent à répéter certains auteurs.

⁶ Requête soumise au Gouverneur de la province du Québec. Frederic Haldimand reprend, en février 1779, cette thématique. Archives Nationales du Canada : ANC/Haldimand/MG21/B202.

⁷ Requête présentée par Jean-Baptiste Galerm [ou Galerne] à l'Assemblée de Pennsylvanie en février 1756. Pennsylvania Archives 1758, First Series, vol. 3. Cité (traduit) dans : Henri-Raymond Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, Québec, Demers, 1877, p. 165-172.

⁸ Requête soumise à la Chambre des représentants du Massachussets (Boston) le 1^{er} janvier 1756 par « Jean Trahant, Castien Thibodot, Jean Hebaire, Charles Landry, Allecis Broux ». Cité dans : Placide Gaudet, « Généalogie des familles acadiennes, avec documents », dans *Rapport concernant les archives canadiennes pour l'année 1905*, vol. II, Appendice A, 3^e partie, Ottawa, C.H. Parmelee, Imprimeur de sa Très Excellente Majesté le Roi, 1909, p. 150.

⁹ Burke, W[illiam], *Histoire des colonies européennes dans l'Amérique, en six parties*. Traduite de l'anglois de M. William Burck (sic) par M. E. [Marc-Antoine Eidous], Paris, Merlin, 1767. [Édition originale: *An Account of the European Settlements in America. In Six Parts. The Second Edition, with Improvements*, London, R. and J. Dodsley, 1758].

¹⁰ Guillaume-Thomas Raynal, *Histoire philosophique et politique des Établissements et du Commerce des Européens dans les deux Indes*, tome quatrième, Genève, Jean-Léonard Pellet, Imprimeur de la Ville et de l'Académie, 1780.

¹¹ Thomas Chandler Haliburton, *An Historical and Statistical Account of Nova-Scotia, in two volumes*, Halifax, Joseph Howe, 1829.

¹² Francis Parkman, *Montcalm and Wolfe*, 2 vol., Boston, Little, Brown and Company, 1884.

¹³ Henri-Raymond Casgrain, *Un pèlerinage au pays d'Évangéline*, Montréal, Eusèbe Sénécal, 1877.

¹⁴ *Ibid.*, p. 128-129.

¹⁵ Henry Wadsworth Longfellow, *Evangeline. A Tale of Acadie*, Boston, Ticknor, 1848 (1847), p. 7.

¹⁶ Napoléon Bourassa, *Jacques et Marie. Souvenir d'un peuple dispersé*, texte établi et présenté par Roger Le Moine, Montréal, Fides, Coll. Nénuphar, 1976 (1866, Montréal, Eusèbe Sénécal), p. 27.

-
- ¹⁷ Catherine Read Arnold Williams, *The Neutral French; Or, the Exiles of Nova Scotia*, Providence, s.e., 1841. Un prêtre mourant confie à l'héroïne: "ye thought it evil to be driven from your native land, but the Lord meant it for good; he was preparing one of the nations of the earth for the blessings of civil freedom; and to this end, he transplanted you from a soil endeared to you by fond associations, but given up to arbitrary power, to one destined to be free, happy, and independent. », vol. 2 p. 20.
- ¹⁸ Longfellow, *op. cit.*, p. 117-118.
- ¹⁹ H. W. Longfellow, *Évangéline*, trad. Pamphile LeMay [version 1912], Moncton, Éditions Perce-Neige et Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1994 (1912), p. 84.
- ²⁰ Napoléon Bourassa, *op. cit.*, p. 27.
- ²¹ Edme Rameau de Saint-Père, *Une colonie féodale en Amérique : l'Acadie (1604-1881)*, vol. 2, Paris et Montréal, Plon et Granger, 1889 (c. 1877), p. 186.
- ²² Pascal Poirier, *Les Acadiens à Philadelphie*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1998.
- ²³ *Ibid.*, p. 33-34.
- ²⁴ *Ibid.*, p. 15.
- ²⁵ *Ibid.*, p. 20.
- ²⁶ *Ibid.*
- ²⁷ Pascal Poirier, *Causerie memramcookienne*, Édition critique par Pierre M. Gérin, Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1990.
- ²⁸ Selon Pierre M. Gérin. *Ibid.*, p. 41.
- ²⁹ *Ibid.*
- ³⁰ *Ibid.*, p. 100. Pierre Gérin cite un passage du livre de Poirier, *Le Père Lefèvre et l'Acadie*, où l'on retrouve une description géographique de la rivière Memramcook qui reflète l'érudition de Poirier et son désir de valoriser tout ce qui est acadien : « Au milieu de la prairie serpente, semblable à un ruban mille fois replié sur lui-même, la rivière, cours d'eau à fleur de marais, qui se vide tout à fait et s'emplit jusqu'à ses bords, deux fois toutes les vingt-quatre heures. Elle n'est pas précisément belle la rivière Memramcook, empêtrée qu'elle est dans sa vase, à marée basse et toute gonflée avec le flux de la baie de Fundy, d'une eau plus jaune que celle du Mississipi ou du Tibre, le *flavus Tiberis* des Romains. » (Pascal Poirier, *Le Père Lefèvre et l'Acadie*, Montréal, Beauchemin & Fils, 1898, p. 104)
- ³¹ Pierre M. Gérin, *Ibid.*, p. 41.
- ³² Firmin Picard, « La Cloche qui pleure » (Conte acadien – suite du conte « Dans l'Antre du Tigre »), « Le Monde illustré », 15 janvier 1898, p. 596.
- ³³ Firmin Picard, « Grenier de l'abondance », « Le Moniteur Acadien », 18 janvier 1900, p. 6.
- ³⁴ *Ibid.*
- ³⁵ Firmin Picard, « Vengeance ! Légende historique acadienne », « l'Évangéline », 21 février 1901, p. 4.
- ³⁶ Firmin Picard, « La Cloche qui pleure » (Conte acadien – suite du conte « Dans l'Antre du Tigre »), « Le Monde illustré », le 15 janvier 1898, p. 596.
- ³⁷ Firmin Picard, « La Cloche qui pleure » (Suite et fin), « Le Monde illustré », 22 janvier 1898, p. 612.

³⁸ André-T. Bourque, *Chez les anciens Acadiens. Causeries du grand-père Antoine*, Édition critique par Lauraine Léger, Moncton, Chaire d'études acadiennes, Université de Moncton, 1994.

³⁹ *Ibid.*, p. 253.

⁴⁰ James Branch, *Vivent nos écoles catholiques ! Ou la Résistance de Caraquet*, Moncton, L'Évangéline Ltée, 1929.

⁴¹ Antoine Léger, *Elle et Lui. Tragique Idylle du peuple acadien*, Moncton, L'Évangéline Ltée, 1940.

⁴² *Ibid.*, p. 118, 127.

⁴³ Antoine Léger, *Une fleur d'Acadie. Un épisode du grand dérangement*, Moncton, L'Imprimerie acadienne Ltée, 1946.

⁴⁴ Napoléon Landry, *Poèmes acadiens*, Montréal, Fides, 1955, p. 13.

⁴⁵ Alphonse Deveau, *Le chef des Acadiens*, Yarmouth, J.A. Hamon, 1956.

⁴⁶ On s'entend généralement pour affirmer que la littérature acadienne contemporaine commence en 1958 avec l'arrivée sur la scène littéraire de deux écrivains : Antonine Maillet et Ronald Després.

⁴⁷ Emery LeBlanc, *Les entretiens du village*, Moncton, Imprimerie acadienne, 1957.